

3^{es} 35370-16/10

LA
MARATRE
DE PIBRAC

Drame légendaire en 4 actes et 6 tableaux

DE M.....

*Représenté pour la première fois sur le théâtre des
Variétés de Toulouse, le 24 mars 1873.*

Décors peints par MM. Bordieu et Reillez. Musique de M. Delpech.



TOULOUSE
THÉODORE LEBRET ET C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE SAINT-AUBIN, 15

—
1873

PERSONNAGES

Laurent COUSIN, cultivateur, 50 ans.	MM. MONTRIEL.
Le père JOB, mendiant, 80 ans. .	HENRI.
BLAGNAC, seigneur de la suite du roi de Navarre.	Albert fils.
BRAX, seigneur de la suite du roi de Navarre.	Veuillet.
TORRICELLI, seigneur de la suite du roi de Navarre.	Pascal.
SEGOUFIELLE, seigneur de la suite du roi de Navarre.. . . .	Boutines.
Un médecin.	Ernest.
GERMAINE, fille de Laurent. . . .	Mmes VIAL.
MADOLON, femme de Laurent. . . .	CROSNIER.
Une mendiante.	Bouland.
Un ange.	Adrienne.
SYLVAIN.	LepetitLaporte
Seigneurs, paysans et paysannes.	

La scène se passe dans la maison de Laurent et dans la forêt de Bouconne, en 1601.

A Madame C... V... de G...

MADAME,

Vous qui êtes artiste sans avoir jamais touché ni crayon ni pinceau, vous devez connaître le charmant tableau d'Antigna, du musée de Toulouse, *une Halte forcée*.

Eh bien, c'est à un événement de ce genre qu'est due la *Marâtre de Pibrac*.

C'était en 1854. Par une brumeuse et froide soirée des derniers jours de décembre, une de ces voitures-maison propres aux bohémiens, aux charlatans et aux saltimbanques, arriva dans un village des environs de Toulouse, péniblement trainée par un homme et une femme, et suivie par trois enfants dont l'aîné n'avait pas 14 ans.

Cet attelage, aussi insolite qu'inusité, attira l'attention Publique et piqua vivement la curiosité.

On sut bientôt que c'était une famille de comédiens ambulants dont le cheval était mort de fatigue, et quelque peu de faim, à deux ou trois kilomètres du village.

Cette famille parcourait la France, vivant, tant bien que mal, de ses représentations théâtrales. A en juger par la mise et la tenue de ses membres, ces représentations ne devaient pas être très-lucratives.

Elle avait, en effet, beau faire tous les efforts imaginables de tambour et d'annonces, les spectateurs n'arrivaient point dans la petite salle de bal où elle avait dressé son théâtre. L'état des costumes et des décors annonçaient le dénuement; elle en était à se serrer le ventre un jour sur deux et à s'adresser, plus ou moins directement, à la charité publique, lorsqu'un de mes amis m'engagea à

assister à une représentation. On jouait la *Marraine*, de Scribe. Je fus frappé de l'intelligence, de la finesse de jeu, de la distinction de la fille aînée jouant le rôle du filleul.

Après la représentation, qui avait réuni une douzaine de personnes, quoique les places ne fussent qu'à deux sols, nous abordâmes, mon ami et moi, cette jeune fille. Elle était charmante. Le père survint, et la conversation s'engagea sur l'art et le théâtre en général. C'était un menuisier quelque peu lettré qui, possédant les chefs-d'œuvre classiques comme un pensionnaire de la Comédie-Française, avait quitté le rabot pour suivre ce qu'il appelait sa vocation. A ce moment, le pauvre homme était quelque peu désillusionné. La triste réalité commençait à lui apparaître avec son cortège de privations, de souffrances et de misère. Il était découragé. Sa situation et celle de sa famille l'attristait profondément. — L'art s'en va, nous disait-il mélancoliquement, nous ne faisons plus rien. J'ai beau composer mes spectacles de ce qu'il y a de mieux dans le répertoire ancien et moderne, depuis Molière et Racine jusqu'à Scribe, il ne nous vient personne. Je ne sais plus à quel saint me vouer.

A ces derniers mots, une idée subite frappa mon esprit. — Il vous faut arranger une petite pièce sur la vie de sainte Germaine, lui dis-je. On vient de célébrer de grandes fêtes à Pibrac au sujet de sa béatification. Vous êtes sûr d'appeler à votre spectacle une foule comme vous n'en avez jamais vu et de faire de meilleures recettes qu'avec les chefs-d'œuvre de notre littérature, fussent-ils interprétés par les premiers sujets du Théâtre-Français.

— Cette idée me paraît excellente, me répondit-il ; mais il ne suffit pas de la concevoir, il faut encore l'exécuter et, quoique je connaisse nos bons auteurs, je me sens incapable de la réaliser. Il faut donc que vous ayez la complaisance de le faire vous-même.

— Mais je ne suis pas un écrivain, encore moins un auteur dramatique.

— N'importe, vous en avez conçu l'idée, il faut que vous l'exécutiez.

« Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement. »

Nous n'avons pas besoin, d'ailleurs, d'un chef-d'œuvre. Soyez assez bon pour me rendre ce service.

— Je ne demanderais pas mieux, si je le pouvais.

— Oh! Monsieur! essayez, me dit le comédien les larmes aux yeux, je vous en prie au nom de mes pauvres enfants!

Ces paroles et l'expression qui les accompagnait me touchèrent.

— Pourquoi n'essaierais-tu pas en effet, ajouta mon ami, tu ne risques pas grand chose?

— Eh bien! j'essaierai, leur dis-je.

Quinze jours après, le manuscrit de la *Marâtre de Pibrac* était remis au comédien.

La première représentation eut lieu dans une vaste écurie ayant servi de caserne. Tout le village y assistait. La recette s'éleva à 100 francs, à raison de 4 sols par personne. Le pauvre comédien n'avait jamais obtenu un pareil succès. Les représentations se succédèrent dans le village et dans les villages voisins, enfin, le printemps étant arrivé, la petite troupe reprit son vol bien équipée, bien munie, avec un cheval et des décors neufs.

Telle est l'origine de la *Marâtre de Pibrac*. Cette pièce serait probablement restée à jamais inconnue, si je n'avais eu, naguère, la bonne fortune de recevoir chez moi Madame G... que vous connaissez, et qui après l'avoir lue avec son cœur, me fit promettre de l'envoyer à la direction du théâtre des Variétés.

L'accueil plus que bienveillant du public, les appréciations si diverses et si opposées de la presse toulousaine, après la première représentation, m'ont déterminé à

donner ces explications et à publier mon œuvre telle qu'elle a été écrite il y aura bientôt 49 ans, malgré tout ce qu'elle pourrait gagner à quelques corrections et à quelques coupures.

Il m'a semblé que c'était là le seul moyen de permettre au public, comme à la critique, de l'apprécier sainement et de revenir sur des jugements se ressentant trop de la *couleur* des verres à travers lesquels elle a été vue, non que je me plaigne de ces jugements, mais parce qu'ils sont mal fondés, préconçus, exagérés de part et d'autre : pendant que ceux-ci m'érigent presque en réformateur, ceux-là me jettent la pierre.

Vous connaissez depuis longtemps cette œuvre, Madame, et n'avez peut-être pas oublié la charmante soirée où je vous en donnai, pour la première fois, lecture au milieu de votre aimable famille.

Si vous daignez, à ce titre, en accepter l'hommage et la lire de nouveau, vous reconnaîtrez, je l'espère, que je ne mérite ni tant d'honneur ni tant d'indignité.

Veuillez agréer, chère Madame, l'expression
de mes sentiments les plus respectueux
et les plus dévoués.

X.....

Toulouse, le 10 avril 1873.

LA MARATRE DE PIBRAC

PREMIER ACTE

—

Intérieur de la cuisine d'une pauvre maison de campagne. Une porte de chaque côté, une au fond. Une besace et une faucille suspendues à un clou à côté de la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, puis MADELON

LAURENT, sur la porte du fond, à la cantonnade.

Enfin, n'en parlons plus, va rejoindre tes camarades et tâche de réparer le temps perdu!...

MADELON, entrant par une porte latérale.

Le temps perdu ne se répare jamais, mon cher Laurent! Qu'est-ce?

LAURENT

Rien. C'est le vieux Pierre qui s'est oublié hier, dimanche, au cabaret, et qui arrive maintenant pour commencer sa journée.

MADELON

Il fallait renvoyer cet ivrogne.

LAURENT

Pourquoi cela ?

MADELON

Pour lui apprendre à ne plus aller au cabaret dépenser les quelques sols qu'il gagne, au lieu de les garder comme une poire pour la soif ! Mais ces gens-là sont tous les mêmes ; ils vivent au jour le jour, comme les oiseaux du ciel, et puis, ils viennent l'hiver, en pleurnichant, vous demander du pain ou des avances qu'ils ne rendent jamais.

LAURENT

Que veux-tu, ma femme, le pauvre est bien assez malheureux d'être pauvre.

MADELON

C'est sa faute.

LAURENT

Cela est vrai quelquefois, et je suis loin d'approuver ceux qui dépensent à boire l'argent qui manque souvent à leur famille. Mais, lorsqu'on a passé la semaine à travailler aux champs, exposé à toutes les rigueurs de la saison, n'ayant, pour remettre son estomac épuisé par la fatigue, que du pain noir et de l'eau, il est presque permis de se laisser tenter, le dimanche, par quelques verres de vin qui vous réconfortent et vous raniment.

MADELON

Je connais ton indulgence à cet égard, et n'ai pas oublié que tu aimais à boire autrefois ! Mais ce n'est pas avec cela que l'on fait aller la maison et que l'on acquiert quelque chose.

LAURENT

Et quelle épargne veux-tu que fasse le pauvre

avec des journées de cinq sols en moyenne ? il y a là juste de quoi ne pas mourir tout à fait de faim... Vois quelle peine nous avons nous-mêmes à augmenter notre petit avoir ? Cependant nous possédons des champs, des bois, une vigne, un troupeau ; sans compter ta vigilance, ton activité, ta sévère économie !...

MADÉLON

Mais ce serait bien pis si, comme tant d'autres femmes, je dépensais en toilette une partie du produit de notre bien, pendant qu'en tes jours de loisir, tu irais, de ton côté, perdre le reste dans les désordres de la débauche et du jeu !

LAURENT

Sans doute, ma chère Madelon, sans doute ! Aussi, je remercie tous les jours le ciel de m'avoir donné une femme comme toi.

MADÉLON, avec suffisance.

Eh ! ce n'est pas pour me vanter ! mais j'en connais peu qui me vaillent pour faire aller un ménage.

LAURENT

Je te rends cette justice, et si ce n'était ton humeur et tes emportements à l'égard de ma pauvre Germaine, tu serais une femme accomplie !...

MADÉLON, avec dépit.

Et comment ne veux-tu pas que je m'emporte avec une drôlesse qui n'est bonne à rien qu'à réciter ses patenôtres ; qui met quatre fois plus de temps qu'il n'en faut pour faire le peu qu'on lui commande et qui, en définitive, me laisse sur les bras tout le travail de la maison.

LAURENT

Que veux-tu qu'elle fasse, infirme et souffrante comme elle est?

MADELON

Ce qui ne l'empêche pas d'abandonner souvent son troupeau pour courir à la messe, *comme* si la messe donnait à vivre!... Ah! Laurent, avec une fille comme ça et une femme comme j'en connais tant, tu en aurais bientôt fini de tes champs et de ta maison!...

LAURENT

Tu es injuste à son égard.

MADELON, avec humeur.

C'est toi qui es aveugle et qui ne vois pas qu'elle t'en fait accroire avec ses cajoleries!

LAURENT, impatienté.

Mais, on voit ce qu'on voit...

MADELON, avec dépit.

Excepté lorsqu'elle nous vole le pain pour le donner à des fainéants comme elle... Avec ça qu'elle est ragoûtante de sa personne.

LAURENT

Est-ce sa faute? et n'est-elle pas d'autant plus à plaindre, la pauvre enfant?

MADELON, avec emportement.

A plaindre? une paresseuse qui n'est bonne qu'à pourrir du pain!... Tiens, Laurent, ne me parle plus d'elle, parce que, vois-tu, ça m'échauffe la bile rien que d'y penser!

LAURENT

Hé bien ! soit, n'en parlons plus... d'autant mieux que ce serait encore le sujet d'une querelle et qu'il vaut beaucoup mieux que j'aille rejoindre mes moissonneurs, ça donnera plus de profit et moins de désagrément. (Il va prendre la faucille et la besace. Revenant.) Qu'est-ce que tu me donneras aujourd'hui, pour dîner ?

MADELON, avec humeur.

Je n'en sais rien.

LAURENT, avec bonhomie.

Allons, allons, voyons ! ne va pas bouter à présent.

MADELON

Et mais aussi, pourquoi revenir toujours sur cette fille qui est la cause de tous mes chagrins ! Ah ! je suis bien malheureuse ! (Elle pleure.)

LAURENT, s'approchant d'elle, avec tristesse.

Voyons, ma petite femme, voyons, ne pleure pas.... Je te promets de ne plus t'en parler...

MADELON, pleurnichant.

Ah!...

LAURENT

De ne plus revenir sur ce sujet et de te laisser faire à ta guise. J'espère que tu seras contente ?

MADELON

Si je suis fâchée, mon pauvre Laurent, c'est de voir que nous ne vivons pas heureux comme doivent vivre un mari et une femme qui s'aiment.

Mais tu es si bon qu'il faut bien que je te pardonne ! (Elle lui tend la main et Laurent l'embrasse)

LAURENT, avec gaieté.

Maintenant que la paix est faite, donne-moi de quoi dîner et que je parte. Il faut que j'aille voir ce que font nos hommes aux champs. (Madelon lui donne du pain et un oignon.) Voilà un légume qui m'est par trop familier et qui paraît beaucoup trop souvent sur ma table. Oh ! si j'étais riche!...

MADELON lui donnant du saucisson.

Tiens, et ne te fâche plus.

LAURENT avec surprise.

Oh ! oh ! du saucisson ? peste, quel luxe !.. merci, notre petite femme. Je vais travailler avec courage. (Il va pour sortir.) Ah ! j'oubliais ! tu feras boire les vaches dans un moment.

MADELON

Ce sera fait.

LAURENT, sur la porte du fond.

Tu diras à Germaine de sortir le troupeau de bonne heure parce qu'il n'y a pas de rosée ce matin.

MADELON, fermant le tiroir de la table.

Je n'y manquerai pas.

LAURENT

Adieu ! à revoir ! (Il sort.)

MADELON

Adieu. (Elle se dirige vers la porte de droite, et appelle :) Sylvain ! Sylvain !.. (Elle sort.)

SCÈNE II

GERMAINE, puis MADELON, SYLVAIN

GERMAINE, entrant par la porte du fond.

(Avec tristesse.)

Mon père est encore parti ce matin sans me voir ! il m'abandonne donc, lui aussi ?

MADELON, dans la coulisse.

Allons, allons, petit paresseux, lève-toi !

GERMAINE

Ma tante est là...

SYLVAIN, pleurnichant.

Je ne veux pas me lever, moi !..

MADELON

Allons, mon petit ami, sois sage, voyons ! il fait grand jour depuis deux heures.

SYLVAIN

Je ne veux pas, je ne veux pas. (Il pleurniche.)

MADELON, entrant avec Sylvain sur les bras.

(Apercevant Germaine.)

Que fais-tu là, toi ?

GERMAINE

Rien, ma tante.

MADELON

C'est assez ton habitude. (Elle assied Sylvain sur une chaise.)

GERMAINE

Je venais voir si vous n'aviez rien à me commander ?

MADELON

As-tu lâché les poules?

GERMAINE

Oui, ma tante.

MADELON

As-tu donné à manger au cochon?

GERMAINE

Oui, ma tante.

MADELON

As-tu nettoyé la volière?

GERMAINE

Oui, ma tante.

MADELON

Tu n'as pris aucun œuf? (Germaine rougit et ne répond pas.) Approche ici, voyons? (Elle la fouille.) As-tu fourbi le chaudron?

GERMAINE

Oui, ma tante.

MADELON

Dans ce cas, va me chercher une cruche d'eau à la fontaine.

GERMAINE

Oui, ma tante. (Elle sort.)

SCÈNE III

MADELON, SYLVAIN, PUIS GERMAINE

SYLVAIN, que sa mère habille.

Dites donc, ma mère, pourquoi parlez-vous avec cette grosse voix à Germaine? Est-ce pour lui faire peur?

MADELON

Non, mon fils, mais pour lui apprendre à obéir sans réplique.

SYLVAIN

Elle n'est donc pas ma sœur?

MADELON

Si.

SYLVAIN

Alors pourquoi n'êtes-vous pas sa mère?

MADELON

Parce que ton père était marié à une autre femme, qui est morte, avant d'être marié avec moi.

SYLVAIN

Ah! mais puisque Germaine est ma sœur, pourquoi couche-t-elle à l'étable sur la paille et les sarments au lieu de dormir comme moi dans cette belle chambre?

MADELON

Parce qu'elle est paresseuse et méchante, et que pour punir les enfants méchants et paresseux, on les fait coucher à l'étable avec les bêtes.

SYLVAIN

Ah !

MADELON

Voilà pourquoi l'on t'y fera coucher à toi aussi, si tu n'es pas sage.

SYLVAIN

Mon père ne le voudra pas.

MADELON, à Germaine qui entre.

Pose la cruche et va conduire les vaches à l'abreuvoir.

GERMAINE

Vous savez, ma tante, que je ne puis les détacher.

MADELON, avec impatience.

Je sais, je sais, qu'on ne peut jamais faire ce qu'on ne veut pas.

GERMAINE

Dieu m'est témoin que je ne mérite pas ce reproche.

MADELON, avec humeur.

Il faut donc que j'y aille, moi ! (Elle sort.)

SCÈNE IV

GERMAINE, SYLVAIN, PUIS MADELON

GERMAINE, tombant sur une chaise.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle cache sa tête dans ses mains.)

SYLVAIN, s'approchant d'elle, avec bonté.

Qu'as-tu donc, ma bonne sœur ! tu pleures ?

GERMAINE, relevant la tête.

Non, mon ami, je ne pleure pas... mais je souffre...

SYLVAIN

Parce que ma mère t'a grondée ?

GERMAINE, avec tristesse.

Il y a dix ans, mon pauvre frère, que je suis grondée tous les jours que Dieu fait et souvent battue. J'ai d'abord versé tant de pleurs qu'il n'y a pas, dans cette maison, une place à poser ton doigt qui n'en ait été arrosée !.. Aujourd'hui mes yeux sont desséchés ! ils ont pleuré toutes leurs larmes ! mais je sens là (elle indique le cœur) à chaque coup qu'on y porte, que ma vie s'en va et que la mort n'est pas loin.

SYLVAIN, étonné.

La mort !..

GERMAINE, avec résignation.

Oui, la mort ! . (Avec une sainte joie.) Oh ! ce sera un beau jour pour moi ! jour heureux et béni, auquel j'aspire de toute l'ardeur de mon âme, parce qu'il me réunira à mon Dieu, mon amour et mon espoir.

Pourquoi regretterais-je la vie ? elle n'a été pour moi, mon ami, qu'un tissu de douleurs et de misère. Née chétive et souffrante, affligée, dès le berceau, d'une maladie cruelle qui m'a profondément défigurée, je suis devenue pour le monde un objet d'horreur ou de mépris. Partout où je parais

les hommes me poursuivent de leurs insultes ou de leurs railleries, il n'est pas jusqu'à ma piété qu'ils ne tournent en ridicule, et lorsque je me rends à l'église, le dimanche, j'y suis poussée, bafouée. Il n'y a pas de coin assez obscur ni assez retiré pour me mettre à l'abri de leurs sarcasmes.

Si encore, dans mon malheur, j'avais des parents ou des amis pour me protéger; le sein d'une mère pour me réfugier! mais je n'ai rien, rien; car, ta mère, animée contre moi d'une haine implacable et sans bornes, m'a ravi jusqu'à l'amour de mon père et chassée sans pitié de la chambre où je suis née et où j'ai vu mourir ma mère, ma pauvre mère!...

SYLVAIN

Pauvre sœur!

GERMAINE

Oh! oui, pauvre sœur! car abandonnée de mes parents, poursuivie par le monde comme une bête hideuse, je me suis réfugiée dans la solitude des bois, où je cache à tous mes douleurs, mais aussi, mes espérances et mes joies! Là, tranquille et calme, avec mon troupeau, qui seul m'aime sur la terre, je passe mes jours à filer et à prier! Je prie Dieu pour toi, Sylvain, pour ta mère, afin que le ciel lui pardonne le mal qu'elle me fait et t'épargne, mon enfant, la douleur de la perdre. Oh! tu ne sais pas ce que c'est que de perdre sa mère!... à ton âge, aimé et choyé comme tu l'es, tout est plaisir et joie! Mais la vie a ses revers inattendus contre lesquels on ne saurait trop prémunir nos cœurs. Comme toi, Sylvain, j'ai été bercée sur les genoux d'une mère qui me choyait

et me chérissait, comme toi, j'ai cru qu'il ne fallait que vivre pour être heureuse ! Mais il a suffi d'un signe de Dieu pour dissiper ce beau rêve !

Oh ! prie Dieu, mon ami, prie-le comme je le prie d'éloigner de toi ce calice, au lieu de te lever et de te coucher, comme cela t'arrive trop souvent, sans faire ta prière.

SYLVAIN

Ce n'est pas ma faute, à moi, si ma mère ne me la fait pas dire.

GERMAINE

L'as-tu faite, ce matin ?

SYLVAIN

Non, Germaine.

GERMAINE

Hé bien ! à genoux, mon enfant, à genoux ! joins tes petites mains et dis avec moi : Notre Père, qui êtes aux cieux...

MADELON, entrant, avec surprise.

Que vois-je ? impertinente ! et depuis quand te permets-tu de prendre ma place auprès de mon fils ?

GERMAINE

Je ne croyais pas mal faire, ma tante.

MADELON

Ce soin me regarde.

GERMAINE

Je croyais que vous l'aviez oublié.

MADELON

Je n'ai pas besoin de tes avis, encore moins de

tes conseils, entends-tu? La première fois qu'il t'arrivera de t'occuper de mon fils en quoi que ce soit, je te promets de te faire danser, et sans tambour encore. Tiens-le toi pour dit. Maintenant, voici l'heure de sortir le troupeau. Mais vas, auparavant, me chercher du bois pour faire la soupe.

GERMAINE

Oui, ma tante.

SCÈNE V

MADÉLON, SYLVAIN, PUIS UNE MENDIANTE AVEC
DEUX ENFANTS, GERMAINE

SYLVAIN

Je veux aller avec Germaine garder le troupeau.

MADÉLON

Je ne le veux pas

SYLVAIN, criant.

Je veux y aller ! je veux y aller !

MADÉLON

Alors, tu n'auras pas du miel pour déjeuner.

SYLVAIN, pleurnichant.

Ça m'est égal. Je veux aller avec Germaine.

MADÉLON

Mais, mon enfant, il va faire bien chaud ? Tu sueras et puis tu prendras du mal à l'ombre de quelque arbre ?

SYLVAIN, pleurant plus fort.

Ça m'est égal, je veux y aller.

MADELON

Tandis que si tu demeurerai avec moi, je te donnerai du miel, du lait, du saucisson...

SYLVAIN

Je veux aller avec Germaine. Ha! ha! (Il se roule à terre.)

MADELON, avec douceur.

Hé bien! tu iras, mon petit ami, tu iras; mais relève-toi, voyons, ne pleure pas, cela te ferait venir les yeux rouges... (à mi-voix) Cet enfant a une tête de fer. C'est ça qui fera un homme!

(Elle va à la table et coupe deux morceaux de pain.)

UNE MENDIANTE, avec deux enfants, sur la porte du fond.

Donnez quelque chose, s'il vous plaît, à une pauvre veuve. *Pater noster qui es in cœlis...*

MADELON, avec brutalité.

Il n'y a rien...

GERMAINE entre et dépose le bois près de la cheminée.

Voilà, ma tante.

MADELON

C'est bien... tiens, voilà ton déjeuner. (Elle lui donne un morceau de pain.)

GERMAINE

Merci, ma tante. (Elle met le pain dans sa poche.)

LA MENDIANTE

Donnez-moi quelque chose, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu.

MADELON

Je vous ai dit qu'il n'y avait rien... (A Germaine)
Vachercher ta quenouille (Germaine sort.— Bas à Sylvain.)
Et toi, petit polisson, je vais te donner du saucisson, mais tu me raconteras, ce soir, tout ce qu'aura fait Germaine, et tout ce qu'elle t'aura dit.

SYLVAIN, prenant le pain et le saucisson.

Oui, ma mère. (Il se met à manger.)

LA MENDIANTE

Pour l'amour du bon Dieu et de la bonne Vierge Marie, donnez-moi quelque chose, s'il vous plaît ?

(Germaine entre avec sa quenouille.)

MADELON, à la mendiante, avec impatience.

Je vous ai déjà dit deux fois qu'il n'y avait rien. Si vous m'embêtez encore, je vais lâcher notre chien dans les jambes de vos marmots.

LA MENDIANTE

Vous êtes bien cruelle et bien dure pour une mère.

MADELON

Et vous, bien insolente... On ne doit pas avoir des enfants quand on ne peut pas les nourrir.
(A Germaine.) Où sont tes fuseaux ?

GERMAINE

Les voilà.

MADELON

Quoi ! deux fuseaux seulement ? Attends ! attends ! (Elle sort.)

GERMAINE, courant à la mendiante.

Tenez, pauvre femme (elle lui donne son pain), fuyez vite ! et priez le bon Dieu de ne pas appesantir sa colère sur cette maison.

LA MENDIANTE

Oh ! merci, merci, ma fille ! (Elle disparaît.)

MADELON, entre et voit Germaine sur la porte du fond.

Germaine ? approche ici, voilà trois fuseaux de plus et j'espère qu'ils seront tous garnis ce soir.

GERMAINE

Oui, ma tante. (Elle met les fuseaux dans sa poche.)

MADELON

A propos ! t'ai-je donné assez de pain pour la journée ?

GERMAINE

Oui, ma tante.

MADELON

Voyons cela ?

GERMAINE, embarrassée.

C'est que... c'est que...

MADELON, s'animant.

Ton pain ? Voyons !

GERMAINE, baissant les yeux.

Je l'ai donné à cette pauvre femme.

MADELON, avec colère.

A cette femme ? Ah ! tu donnes le pain aux gourgandines et aux aventurières ? Eh bien ! soit ; mais tu crèveras de faim si tu veux, car tu n'en

auras pas d'autre. Sais-tu bien qu'avant de donner quelque chose, il faut que cela vous appartienne? Sais-tu bien que tu ne gagnes pas seulement de quoi te nourrir, et que tu ne vis que de mes sueurs et de mes bontés?

GERMAINE, indignée.

De vos bontés? lorsque vous me reprochez le pain que je mange? que je suis tous les jours en butte à votre haine et à votre brutalité? Mais une servante, que dis-je, un esclave n'est pas traité dans la maison du maître le plus cruel comme je le suis dans celle de ma mère!

MADOLON

La maison de ta mère?

GERMAINE, avec fermeté.

Oui, la maison de ma mère.

MADOLON, hors d'elle.

Veux-tu sortir d'ici, insolente?

GERMAINE, avec dignité.

Ce n'est pas à moi de sortir.

MADOLON, éclatant.

Ah! c'en est trop! (Elle court chercher un bâton.)

SYLVAIN, prenant Germaine par la main.

Fuyons, ma pauvre sœur, fuyons. (Ils sortent.)

SCÈNE VI

MADELON, PUIS GERMAINE ET SYLVAIN.

MADELON, seule, un bâton à la main, s'asseyant.

Ouf ! j'étouffe ! cette malheureuse me fera mourir d'un accès de colère !... quelle audace !... oser me reprocher d'être chez elle ; me dire de sortir de cette maison ! oh ! quand est-ce donc que Dieu me débarrassera de cette fille !...

GERMAINE, sur la porte du fond, avec affliction et repentir.

Ma tante ! dans un moment d'indignation que je n'ai pu maîtriser, j'ai manqué pour la première fois au respect que je vous dois, et je vous ai dit quelques paroles blessantes. (Tombant à genoux.) Oh ! pardonnez-le-moi, ma tante, je n'y reviendrai plus !

MADELON, rouge de colère.

Te pardonner, misérable ! (Elle court sur elle le bâton haut.)

SYLVAIN, entrant précipitamment et se plaçant entre Germaine et sa mère.

Ma mère !...

DEUXIÈME ACTE

Un carrefour dans l'intérieur de la forêt de Bouconne. Une croix rustique au milieu. De chaque côté, au pied de grands chênes, des monticules inégaux pouvant servir de bancs de gazon. — Au lever du rideau, plusieurs gentilshommes, en costume de chasse, sont assis sur ces monticules.

SCÈNE PREMIÈRE

BLAGNAC, TORRICELLI, BRAX, SÉGOUFIELLE
ET AUTRES.

TORRICELLI, avec un accent italien très-prononcé.

Dites donc, Blagnac, sommes-nous bien ici sur le passage de la chasse ?

BLAGNAC

Demandez cela à Ségoufielle ou à Brax qui connaissent la forêt beaucoup mieux que moi.

BRAX

Tranquillisez-vous, seigneur italien, on ne peut rentrer au château de Pibrac sans traverser le carrefour de la Croix et nous ne vous laisserons pas égarer dans la forêt, comme feu Charles VI de si triste mémoire.

TORRICELLI

C'est que j'ai assez de la chasse et qu'il me tarde de voir ce qui nous attend au château.

SÉGOUFIELLE

Il est de fait que je déjeunerai avec plaisir. Je

ne comprends pas ce que peuvent faire dans la forêt messire Dufaur et ses nobles hôtes?

BLAGNAC

Vous ne le comprenez pas? Je vais vous l'expliquer. Il roucoule.

BRAX

Comment? Il roucoule?

BLAGNAC

Eh! mais certainement. Est-ce que les bois ne sont pas le lieu de prédilection des tourterelles et des tourtereaux?

TORRICELLI

Méchant!

BLAGNAC

Méchant? Que diriez-vous donc si je vous chantais ce qu'il lui dit à l'oreille?

TOUS, s'approchant.

Ah! voyons! voyons!

BLAGNAC

Diable, comme vous voilà affriandés! Seulement je vous préviens, Torricelli, que c'est du patois toulousain.

TORRICELLI

Vous oubliez, mon cher, que ce patois a failli devenir la langue du Dante, et qu'en ma qualité de Florentin je dois le comprendre.

BLAGNAC

Ah! c'est juste! Messieurs, je commence.

Margaridétto, mas amous,
Escoutats la cansounetto;
Margaridétto, mas amous,
Escoutats la cansounetto
Fayto pèr bous !

Lé lyri blanc és méns poulit
Qué bostré bisatgé d'angétto;
Lé sati naou parès ruffit
Prép de bostro jantio manétto.
Margaridétto, etc.

La flou qué mirgaillo lé prat,
Méns qué bous mé parès frésquetto;
Et bosté halén és émbaoumat
May qué l'halén dé la bioulétto.
Margaridétto, etc.

Dins l'hort nou duron pas qu'un téms,
Dé la roso las coulouréttos;
Aoutouno, hiber, éstiou, printéms,
On las béy sur bostros gaoutéttos.
Margaridétto, etc.

Soun pas qu'un petit coumpagnoun,
Paouré seignurot dé bilatgé,
Mès boli démoura toutjoun
Dédins bostré réyal sérbatgé.
Margaridétto, etc.

Dél Nabarrés, lé jouén Réyét,
Dits qu'és bostré marit è mestré.
Yéu soun pas qué bostré baylét,
Et tout moun bounhur és dé l'éstré !

Margaridétto, mas amous,
Escoutats la cansounétto;
Margaridétto, mas amous,
Escoutats la cansounétto
Fayto pèr bous !..

TORRICELLI

Brava ! brava ! Mais vous êtes donc sorcier ?

BLAGNAC

Moi? Point du tout. Seulement, ce matin, en passant dans la grande galerie du château, j'ai heurté du pied un papier, qu'en homme prudent et bien avisé je me suis empressé de ramasser, et ce papier que voilà (il le tire de sa poche) écrit en entier de la main de Pibrac, contient juste ce que je viens d'avoir l'honneur de vous chanter.

TOUS, regardant le papier.

C'est, ma foi, vrai!..

SÉGOUFIELLE

Il est certain que Pibrac, malgré ses cheveux gris, se montre fort empressé auprès de la belle Marguerite.

BRAX

J'ai même remarqué, tout ce matin, qu'il s'occupait beaucoup plus d'elle que de la chasse.

TORRICELLI, s'approchant de Blagnac.

(A demi-voix.)

Seriez-vous assez bon pour me confier ce papier?

BLAGNAC

Et pourquoi faire, je vous prie?

TORRICELLI

Histoire de faire rire un peu la reine-mère.

BLAGNAC, d'un ton sec.

Vous ignorez sans doute, mon cher, que Pibrac a toujours été l'ami de ma famille et le mien.

(On entend la trompe.)

1...

SÉGOUFIELLE

Ah ! voici le cortège ! A nos chevaux, Messieurs.
(Ils sortent.)

Le roi de Navarre, Catherine de Médicis, Marguerite, Pibrac et plusieurs autres seigneurs à cheval passent au fond de la scène. Ils sont suivis de valets de pied portant ours, loups, renards, chevreuils, lièvres, perdreaux, cailles, etc., etc.

SCÈNE II

GERMAINE, SYLVAIN

(Germaine entre en filant, suivie de Sylvain et de Blanchette.)

SYLVAIN

Dis donc, Germaine, veux-tu que j'aille m'amuser ?

GERMAINE

A quoi faire ?

SYLVAIN

A chercher des nids d'oiseaux ou attraper des papillons ?

GERMAINE

Chercher des nids ! Attraper des papillons ! c'est-à-dire donner la mort à d'innocentes créatures que Dieu a mises sur la terre pour l'embellir ! Non, Sylvain, ce serait une mauvaise action.

SYLVAIN

Pourquoi, ma sœur ?

GERMAINE

Parce que ces petits animaux ne te font aucun mal, que rien ne t'oblige à te livrer à cette

cruauté inutile, et que tuer sans nécessité une créature quelconque, c'est désobéir à Dieu.

SYLVAIN

Ah !

GERMAINE

Oui... Sache, d'ailleurs, mon frère, que ces petits animaux que tu vas surprendre sur les fleurs ou dans leurs nids, sont de chair et d'os comme toi ; qu'ils souffrent des mauvais traitements que tu leur fais subir et qu'ils ont, eux aussi, une mère tendre qui les chérit et les aime... Que dirais-tu, Sylvain, si, au moment où tu cours après les papillons et les jeunes oiseaux, un loup, te saisissant au passage, t'emportait dans son fort et te dévorait ?

SYLVAIN

Oh ! Germaine !

GERMAINE

Il n'y a que les enfants méchants et cruels qui font du mal aux bêtes, et ces enfants-là, Dieu les punit...

SYLVAIN, épouvanté.

Je ne le ferai plus ! je ne le ferai plus !

GERMAINE

Non, mon ami, il ne faut plus le faire ; et ces jeunes oiseaux que tu aurais dérobés à leurs mères viendront, lorsqu'ils seront grands, chanter tous les matins sous ta fenêtre ; car, les oiseaux sont les musiciens des pauvres ; il vaut beaucoup mieux, si tu veux t'amuser, que tu ailles cueillir des fleurs pour orner cette croix.

SYLVAIN

Oui, ma sœur.

GERMAINE

Mais ne t'éloigne pas, et surtout, ne t'approche pas du Courbet !

SYLVAIN

Non, ma sœur, sois tranquille.

(Il sort suivi de Blanchette.)

SCÈNE III

GERMAINE, PUIS SYLVAIN SUIVI DE BLANCHETTE

GERMAINE, seule.

Je suis seule enfin ! (Elle dépose sa quenouille sur le gazon.) Sylvain, emporté par la légèreté de son âge, va passer quelque temps, sans doute, à cueillir les violettes et les petites fleurs des bois. Je puis donc me livrer à moi-même et laisser mon âme s'élever, sur ses blanches ailes, jusqu'au trône de Dieu ! Ici, je suis libre, aucune voix du monde ne viendra me troubler. Je puis prier et pleurer sans crainte ! (avec une exaltation progressive et regardant autour d'elle) Oh ! solitude ! solitude ! charme de mon cœur ! délices de mon âme ! oh ! viens, enveloppe-moi de ton ombre et de ton silence !

Quel temple magnifique et immense que cette vaste forêt ! quelles colonnes gigantesques que ces chênes séculaires ! quelle voûte splendide que ce ciel azuré où brille le soleil !... Non, le temple de Salomon lui-même et dans toute sa gloire ne saurait lui être comparé ! ici, tout est silence

et recueillement ! dans nos églises, tout est bruit, tumulte, confusion, et, tandis que tout dans elles, depuis les murs jusqu'aux vases sacrés, est l'ouvrage de l'homme, ici tout est l'œuvre de Dieu ! Les arbres qui m'entourent et m'enveloppent, les vents qui agitent les feuilles, les humbles fleurs que je foule, les oiseaux qui chantent dans les airs, les petits insectes qui bruissent dans l'herbe, tout le révèle et l'annonce à mon cœur charmé. Oh ! oui, mon Dieu ! oui, parlez seul à mon cœur ! je ne veux écouter que votre voix, tendre époux de mon âme ! Oh ! venez ! venez ! car sans vous, tous les jours, toutes les heures s'écoulaient dans la tristesse parce que vous êtes seul ma joie et que vous pouvez seul remplir le vide de mon cœur !...

(Elle tombe en extase. — Pause. — Sylvain entre avec un bouquet de fleurs à la main et suivi de Blanchette.)

SYLVAIN, s'approchant de Germaine.

Tiens, regarde, Germaine, combien de fleurs j'ai cueillies ?

GERMAINE, comme s'éveillant.

Ah ! (Elle se lève.) C'est bien, mon ami, c'est bien. Donne-les moi que je pare cette croix. Cela fera plaisir au bon Dieu. (Elle attache les fleurs, pendant ce temps Blanchette fourre son museau dans les jupes de Germaine.) Que veux-tu ? ma chère Blanchette, que veux-tu ? Voyons ! (Elle la caresse.) Tu me demandes ton morceau de pain quotidien ? Il faudra t'en passer aujourd'hui, pauvre bête ! car une marâtre injuste et cruelle m'en a privée moi-même. Ah ! tu as beau fouiller dans ma poche avec ton petit museau et me regarder de ton œil noir et doux, tu ne trouveras rien. Mais pour te dédommager, nous allons, Sylvain et moi, te cueillir du thym et du

serpolet, et puis, tout en filant mon lin, je vous chanterai la ballade dont ma pauvre mère a bercée mon enfance, que je redis souvent en l'honneur de sa mémoire chérie et que j'ai conservée dans mon cœur comme l'écho lointain de sa voix aimée ! C'est le plus vivant souvenir qui me reste d'elle ; car ce qui est là *(elle indique le cœur)* ne s'enlève point, les voleurs et les méchants ne sauraient l'atteindre !.. Vous écouterez, n'est-ce pas ? et vous ne ferez point de bruit, parce que toutes les fois que je chante cette ballade, je vois ma mère là-haut qui me tend les bras et me sourit .. *(Elle prend sa quenouille et ils sortent.)*

SCÈNE IV

LE PÈRE JOB, seul, il entre du côté opposé.

Je suis brisé, rompu de fatigue et de faim !... Mes forces sont à bout et mon courage aussi... Allons ! la lutte est terminée !... le lieu est propice. Asseyons-nous sur ce gazon, au pied de cet arbre, et finissons-en !... *(Il ôte son chapeau, pose son bâton et s'assied. — Se parlant à lui-même.)* J'ai rôdé deux jours et deux nuits autour du château de Pibrac sans pouvoir parvenir jusqu'au roi de Navarre. Des damoiseaux et des varlets, plus habitués à la fumée de la cuisine qu'à celle du canon, m'ont brutalement repoussé. Il n'y a plus d'espoir !... Ah ! si j'avais été jeune et que j'eusse porté pourpoint de satin et toque emplumée, j'aurais été reçu, accueilli, fêté !... Mais à mon âge et dans cet accoutrement, à quoi puis-je être bon, sinon à importuner les gens et à être chassé !...

Ah ! prodiguez donc votre sang pour vos

princes! voilà ce que vous en retirerez, l'abandon et l'oubli! — Insensé! qui ai pu cent fois faire ma fortune et qui ne l'ai point voulu!... J'ai eu des scrupules... je n'ai point voulu manquer à mes devoirs, trahir mon prince et ma patrie, comme s'il y avait une patrie pour les vagabonds et les misérables!

Et toi, Jésus de Nazareth, dont j'aperçois là l'instrument de supplice! toi qui as donné ton sang et ta vie pour racheter l'homme de la servitude, daigne abaisser les yeux et regarde; regardece que sont devenues tes maximes saintes, ce que l'on a fait de ton sacrifice sublime! Pauvre fou! oui, tout le monde admire tes préceptes; mais nul ne les met en pratique, et aujourd'hui, comme de ton temps, ô divin martyr! le faible n'a ni protecteur ni appui. Le pauvre, errant et pros- crit sur la terre, n'a ni asile ni pain; et lorsque le travail, les souffrances ou le temps ont épuisé ses forces, il ne lui reste plus, pour échapper à ses maux, qu'à se réfugier dans la tombe! (Pause. — Il tire un couteau de sa poche.) Allons! père Job, allons, un dernier effort! (Il ouvre le couteau.) Cette lame d'acier est bien affilée, bien aiguë, et puisque tu n'as pu mourir d'un coup de pique ou d'un coup de canon, meurs d'un coup de couteau! Il lève le bras pour se frapper lorsqu'on entend chanter dans la coulisse:

(1) Iselle dès son enfance,
LE PÈRE JOB surpris.

Ciel! qu'entends-je?

(1) Cette ballade, du poète républicain Lachanbaudie, mise en musique par Ovide Laurent et éditée par Bernard Latte, faisait les délices des réunions populaires de la salle Martel à Paris en 1850.

Il laisse retomber le bras, écoute attentivement, et à mesure que le chant continue on le voit laisser aller le couteau, se lever peu à peu, comme transporté par ce chant.

Aux pauvres tendait la main,
Et disait à la souffrance
Assise au bord du chemin :
Ta douleur sera tarie
Par celle qui tant pleura !
Aimez la Vierge Marie,
La Vierge vous aimera.

LE PÈRE JOB, avec surprise.

La ballade d'Iselle!... (Pendant le second verset, le père Job avance lentement, en écoutant du côté d'où vient la voix. Son visage exprime tout le trouble intérieur que ce chant réveille.)

LA VOIX

Aux pâtres du voisinage
Elle disait en riant :
Toujours la vertu surnage
Contre les eaux du torrent.
Du berger qui croit et prie
Le troupeau prospérera.
Aimez, etc.

LE PÈRE JOB

Oui, c'est elle! c'est elle!.. (Il court vers la coulisse du côté d'où vient la voix et s'arrête net au premier vers de la strophe.)

LA VOIX

Elle disait aux bergères :
Que nos vœux soient réunis ;
Récitons sur les fougères
Le rosaire aux grains bénis.
Le ciel sera la patrie
De celle qui le saura.
Aimez, etc.

LE PÈRE JOB

Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel pénible et doux souvenir! (Il appuie son front contre un arbre.)

LA VOIX

Un jour qu'elle était seulette,
Assise sous un ormeau,
Gardant avec sa houlette
Son gentil petit troupeau,
A ses yeux dans la prairie,
La Vierge alors se montra.
Aimez la Vierge Marie,
La Vierge vous aimera.

LE PÈRE JOB

Mais qui donc peut, dans cette forêt, redire ce chant composé pour elle ! (Avec éclat.) Oh ! si j'allais enfin apprendre quelque chose ? (Il regarde de tout côté dans la coulisse.) Mais non, non, personne, personne ! et plus rien, rien, le vaste silence des bois ! allons, mon cœur, taisez-vous ! vous voyez bien que je suis fou ! que je prend pour des réalités les vains produits de mes sens égarés ? Ah ! ma tête brûle ! ma poitrine est en feu ! j'étouffe !.. (Il s'appuie contre un arbre.) Je succombe ! oh ! si je pouvais mourir !.. (Il s'affaisse au pied de l'arbre.)

GERMAINE, entre en filant, suivie de Sylvain.

« Elle apparût dans sa gloire,
« Comme Jésus au Thabor.
« Elle avait fuseau d'ivoire,
« Houlette et quenouille d'or.
« Aussitôt l'enfant chérie
« Toute tremblante adora !
« Aimez la Vierge Marie,
« La Vierge vous aimera. »

(Elle va pour déposer sa quenouille au pied de l'arbre et aperçoit le père Job affaissé sur lui-même et évanoui.)

SCÈNE V

LE PÈRE JOB ÉVANOUÏ, GERMAINE, SYLVAIN

GERMAINE

Ciel ! que vois-je ? (Elle court au père Job, dépose sa quenouille et lui relève la tête.) Tiens, Sylvain, voilà mon écuelle, cours vite prendre de l'eau à la source qui est là au pied du grand chêne. (Sylvain sort et Germaine prodigue au père Job tous les soins possibles.)

LE PÈRE JOB, revenant à lui.

Ah !

GERMAINE, avec bonté.

Eh bien ! pauvre homme ? comment vous trouvez-vous ?

LE PÈRE JOB

Mieux... c'est une faiblesse... A mon âge, et dans ma situation, cela n'est pas étonnant. Mais j'ai bien soif ?

GERMAINE

Voilà justement mon frère qui vient de prendre une écuelle d'eau à une source voisine. Tenez, mon brave homme, buvez quelques gouttes de cette eau fraîche, cela vous désaltérera. (Il boit.)

LE PÈRE JOB

Il me semble, en effet, que cela me ranime. Mais à quoi bon, mon enfant ; vous auriez mieux fait de me laisser crever comme un chien au pied de cet arbre.

GERMAINE

Y pensez-vous ?

LE PÈRE JOB, avec amertume.

N'est-ce pas ainsi que doivent finir les misérables lorsqu'ils ne sont plus bons à rien ?

GERMAINE

Que dites-vous là, malheureux !

LE PÈRE JOB

Je dis que lorsque la machine humaine est à bout de service, il vaudrait peut-être mieux la briser que de la laisser s'user lentement dans les angoisses de la douleur et de la faim...

GERMAINE

Et votre âme ?

LE PÈRE JOB

Oh ! mon âme ? il y a longtemps que le père Job n'a plus de foi. Mais qui êtes-vous, vous qui me tenez ce langage, et que faites-vous ici ?

GERMAINE

Je m'appelle Germaine Cousin, et je suis venue dans la forêt avec Sylvain, mon frère, pour mettre le troupeau que nous gardons à l'abri de la grande chaleur.

LE PÈRE JOB

C'est bien, mes enfants, c'est bien... Mais dites-moi, y a-t-il longtemps que vous êtes dans la forêt ?

GERMAINE

Une heure, environ.

LE PÈRE JOB

N'y avez-vous vu personne ?

GERMAINE

Non.

LE PÈRE JOB

Vous n'y avez entendu aucun chant ?

GERMAINE

Non, à part la ballade que je chantais encore lorsque je vous ai aperçu évanoui sur ce gazon.

LE PÈRE JOB, surpris.

Comment ? c'était vous qui chantiez là, tout à l'heure, la ballade d'Iselle ?

GERMAINE

Moi-même.

LE PÈRE JOB, avec animation.

Oh ! Germaine ! Germaine ! pouvez-vous me dire qui vous a enseigné cette ballade ?

GERMAINE

Ma mère en a bercé mes jeunes ans !...

LE PÈRE JOB, avec surprise.

Votre mère ?

GERMAINE, avec un soupir.

Oui, ma mère !

LE PÈRE JOB, se levant.

Oh ! alors, partons, partons tout de suite ! Allons trouver votre mère !

GERMAINE, avec tristesse.

C'est inutile, père Job.

LE PÈRE JOB

Inutile ! Et pourquoi ?

GERMAINE

Parce que... ma mère est morte!..

LE PÈRE JOB

Morte ?

GERMAINE

Oui , voilà pourquoi je chante souvent cette ballade en pensant à elle et en pleurant.

LE PÈRE JOB, attendri.

Pauvres enfants ! frappés si jeunes ! oh ! venez, venez, et permettez-moi de vous presser sur mon cœur, cela me soulagera.

SYLVAIN

Dis donc, Germaine , je crois que le père Job pleure ?

LE PÈRE JOB

Oui, mon petit ami, oui, je pleure, parce que votre présence et votre chant ont réveillé en moi des souvenirs qui me brisent le cœur

GERMAINE

Mais que peut donc avoir de commun avec vous la ballade d'Iselle ?

LE PÈRE JOB

Ce qu'elle peut avoir de commun avec moi , pauvre enfant ! tenez, je vais vous le dire. Vous êtes jeune et vous êtes femme. Ce récit peut contenir pour vous d'utiles enseignements. Ecoutez!... (Ils s'asseyaient).

Il y a soixante ans de cela, il y avait au château de Blagnac un jeune homme, généreux et brave. On l'appelait Gérard. Il était fils du garde-

chasse du baron, et son adresse comme son courage, à ce noble exercice, l'avaient fait surnommer le beau chasseur. Nul, en effet, ne dirigeait mieux que lui une meute, ne courait un lièvre, ne traquait un renard, n'abattait un sanglier ou un loup. Le vieux baron l'aimait comme son propre fils César, son futur héritier.

Nés presque en même temps, nourris du lait d'une mère commune, la mère de Gérard, ces deux enfants avaient vécu et grandi ensemble, partageant leurs peines comme leurs joies, prenant part aux mêmes jeux et aux mêmes études.

En agissant ainsi, le vieux baron voulait rendre Gérard digne de son fils; lui donner un ami fidèle, un écuyer sûr et dévoué pour l'heure des combats, si fréquents à cette époque. Mais le pauvre baron ne jouit pas du fruit de ses paternelles prévisions. Il alla rejoindre sa femme dans le caveau de ses pères, laissant César, à peine âgé de vingt ans, héritier de son nom et de sa fortune.

César, le jeune baron, avait une sœur, blonde jeune fille de seize ans, qu'on appelait Iselle.

GERMAINE

Ah !

LE PÈRE JOB

Gérard l'aimait d'un amour pur et saint. Iselle, de son côté, frappée de la beauté comme des qualités du jeune homme, se sentait entraînée vers lui par un penchant irrésistible. Ce sentiment profond et caché était né dès leur bas âge. Les rapports quotidiens d'une vie pour ainsi dire commune, n'avaient fait que le développer. Enfin,

il éclata ! Oh ! ce fut un beau jour pour Gérard, que celui où, dans un aveu mutuel, ils confondirent leurs âmes ! C'est alors, que transporté de bonheur et de joie, il composa la ballade que vous chantiez il y a un moment encore. Mais cette joie ne fut pas de longue durée car, la guerre ayant éclaté de nouveau entre Charles-Quint et François I^{er}, Gérard fut obligé de partir avec le baron son ami, son frère ! Oh ! les adieux furent bien pénibles ! la veille du départ, la pauvre Iselle se rendit, toute tremblante, dans la grotte du parc où Gérard l'attendait, et là, ils jurèrent mutuellement, sur une croix d'or que lui donna le jeune homme, à la face du ciel et en présence de Dieu qui les écoutait, de n'être jamais que l'un à l'autre.

GERMAINE

C'était un serment impie, après une conduite coupable, n'est-ce pas, père Job ?

LE PÈRE JOB

Sans doute, mon enfant ! aussi ne se revirent-ils jamais !...

GERMAINE

Pauvre Iselle !...

LE PÈRE JOB

Le lendemain, Gérard partit pour l'Italie avec le baron et sa suite. Son absence durait déjà depuis plus d'un an lorsque le baron fut tué à ses côtés et malgré ses efforts, à la bataille de Cérissoles. Ce coup le frappa si vivement qu'il en tomba malade. Enfin, la paix de Crespy ayant mis fin à la guerre, Gérard se hâta de rentrer en France

pour revoir sa chère Iselle; mais il n'était pas encore arrivé au château de Blagnac, qu'il apprit qu'à la première nouvelle de la mort de César, son oncle Jean de Voisins, baron d'Ambres, avait mis la main sur tous ses domaines, fait disparaître la belle Iselle et expulsé du château la famille de Gérard. Ces nouvelles inattendues lui furent bien pénibles; mais il contint sa douleur et se rendit auprès de ses parents désolés qui les lui confirmèrent et lui apprirent de plus qu'Iselle avait été enfermée au couvent des Burlats avec l'enfant qu'elle avait mis au monde. A ces mots, Gérard bondit sur son cheval, comme un tigre, et partant au galop, la mort et la rage dans l'âme, il se rendit au couvent dont les portes lui furent obstinément refusées. C'est en vain qu'il pria, pleura, menaça! on resta froid comme le marbre, insensible comme la tombe! Oh! Gérard faillit devenir fou de douleur et de désespoir!... Il rôda toute la nuit, comme un lion blessé, autour de la clôture, maudissant le despotisme des maîtres et jurant, dans sa colère, de renverser de fond en comble les couvents et les châteaux, ces sombres repaires de l'injustice, de la débauche et du crime!...

GERMAINE, interrompant.

Oh! père Job!

LE PÈRE JOB

Quelques nuits plus tard, en effet, Gérard se présente de nouveau au couvent; mais sombre, farouche, l'épée nue à la main et suivi, cette fois, d'une bande de routiers qui, après avoir franchi les murs et forcé les portes, envahirent le mo-

nastère. L'abbesse vint tremblante, éperdue, demander grâce. Elle pria, supplia à son tour; mais Gérard debout, immobile comme l'ange de la mort, ne lui répondait que par cette phrase terrible : Qu'avez-vous fait d'Iselle de Voisins ? La pauvre abbesse, suppliante, éperdue, niait en demandant grâce. Puis, elle invoquait la sainteté du serment qu'elle avait fait de ne révéler à personne les noms des demoiselles que contenait la maison.—Hé bien ! lui répondit Gérard d'une voix éclatante, moi aussi je jure que si, dans cinq minutes, vous n'avez pas remis Iselle entre mes mains, je ne laisserai pas une pierre debout de votre monastère !

A cette affreuse menace, l'abbesse, éperdue, avoua qu'Iselle était morte et que sa fille avait été emmenée par le baron d'Ambres. A ces mots, Gérard chancela. Il venait d'être frappé au cœur. Une sueur froide inonda son visage, il se sentit prêt à défaillir. Mais la haine et la vengeance envahirent son cœur; et ne voulant point paraître troublé aux yeux de ses compagnons, il se tourna vers eux et leur cria d'une voix terrible : Allons ! mes amis, laissons-là les agneaux et courons aux loups ! Sus au château d'Ambres !... Ils sortirent tous à ce cri poussé avec une énergie sauvage. Mais le château se trouvait bien gardé et Gérard ne put satisfaire sa vengeance.

Il parcourut, pendant plusieurs années, les contrées voisines cherchant vainement sa fille. Enfin, ayant perdu tout espoir de la trouver, il se jeta dans la Réforme en haine d'une religion toute au service du fort et impitoyable pour les faibles. Plus tard, il prit du service dans les

troupes du roi de Navarre. C'est là, que je l'ai connu, qu'il m'a raconté ses aventures et que nous avons souvent chanté ensemble la ballade qui a réveillé tous ces douloureux souvenirs!...

GERMAINE

C'est là une bien triste histoire, père Job! Mais vous êtes donc huguenot?

LE PÈRE JOB

Oui, Germaine, je le suis. Cela me nuirait-il dans votre cœur?

GERMAINE

Je vous aimerai davantage, au contraire, et prierai plus ardemment le Seigneur de vous ramener dans le sein de son Eglise.

LE PÈRE JOB

Mais j'y ai déjà appartenu.

GERMAINE

Il se pourrait?

LE PÈRE JOB

Oui, ma fille, je suis né catholique, mais la cruauté, l'oppression, le crime, m'ont arraché à ce culte.

Ne trouvant point la justice et la vérité, dont mon cœur était avide, dans l'Eglise d'un Dieu mort pour elles, je les ai cherchées dans le temple.

GERMAINE

Et les y avez-vous trouvés?

LE PÈRE JOB (avec découragement)

Hélas! non, je n'y ai trouvé qu'une chose.

GERMAINE

Laquelle?

LE PÈRE JOB

La certitude que l'homme est l'être le plus dangereux, le plus féroce, le plus malfaisant de la création, quelque habit qu'il porte, quelque pays qu'il habite, quelque Dieu qu'il adore!

GERMAINE

Vous êtes peu charitable.

LE PÈRE JOB

Je suis vrai.

GERMAINE

Vous le voyez, père Job, il vous faut revenir au culte de vos pères.

LE PÈRE JOB

Hélas! Germaine, je n'ai plus de foi. Elle s'est éteinte dans la douleur et dans la misère. Je ne crois plus à rien.

GERMAINE

Malheureux!

LE PÈRE JOB

Oh! oui, malheureux! car, autrefois, je croyais à Dieu, je croyais à la justice, à la vérité, à l'amour! A toutes ces grandes choses qui font l'homme, enfin! Mais alors j'étais heureux! car, moi aussi, j'avais une femme, une fille comme Gérard; une femme que des brigands ont assassinée, une fille qu'ils m'ont volée et que j'ai cherché vainement pendant plus de quarante ans. Oh! si vous saviez tout ce que j'ai supporté pour elles!

GERMAINE

Pauvre père Job !

LE PÈRE JOB

Oh ! oui, car j'ai souffert la faim, le froid, la misère. J'ai tout abandonné pour chercher ma fille, amis, parents, patrie ! J'ai courbé mon front devant mes persécuteurs. J'ai fait plus, je me suis humilié à leurs pieds, les suppliant de me la laisser voir, ne fût-ce qu'un instant ; ils ont été inexorables !

GERMAINE

Oh ! c'est affreux !

LE PÈRE JOB

Et lorsque mon bras n'a plus été bon à porter une épée, il m'a fallu ployer mon orgueil et ma fierté jusqu'à l'aumône. Voilà déjà plus de dix ans que je parcours péniblement le pays, tendant la main aux passants et frappant à toutes les portes pour demander le pain que chaque jour je trempe de mes larmes ! Oh ! c'est une vie bien amère et bien dure qui pèse cruellement à mon cœur de soldat, car lorsque je ne suis pas cruellement repoussé, je ne reçois presque point de morceau de pain ou de denier qui ne soient accompagnés d'un reproche ou d'une insulte. Ah ! ceux qui font l'aumône ainsi n'en recevront point de récompense ; elle tournera à leur confusion !

GERMAINE

Mais pourquoi ne profitez-vous pas de la présence du roi de Navarre au château de Pibrac

pour lui demander un secours en raison de vos anciens services ?

LE PÈRE JOB

C'est ce que j'ai déjà fait, ma pauvre Germaine, et c'est à cela que nous devons de nous rencontrer ici.

GERMAINE

Pourquoi désespérer alors ?

LE PÈRE JOB

Parce que ma supplique que je n'ai pu remettre au roi, quoique je me sois jeté au milieu des chevaux de son cortège, lorsqu'il sortait ce matin pour venir chasser dans cette forêt, a été prise par la reine Catherine de Médicis et que je n'ai rien à attendre de bon de cette Italienne.

GERMAINE

On dit pourtant, par ici, que la reine-mère est bonne et serviable ?

LE PÈRE JOB

Oui, pour ses amis et complices de la Saint-Barthélemy, mais non pour moi qui l'ai combattue trente ans sur les champs de bataille. Aussi, je n'espère rien, et comme je me sens à bout de forces, que mon âge et mes infirmités vont enfin triompher de mon énergie, je veux aller trouver la mort puisqu'elle oublie de venir me prendre.

GERMAINE

Y pensez-vous, malheureux !

LE PÈRE JOB

Oui, je pense qu'il vaut mieux finir ainsi que

de tomber de faiblesse et de faim dans un fossé et d'entendre, pendant une longue agonie, les passants insulter à votre mort et se dire en riant : Laissez donc cet ivrogne cuver son vin.

GERMAINE

Oh ! père Job ! la douleur vous égare.

LE PÈRE JOB

Non, Germaine, ce n'est pas la douleur, c'est l'injustice et l'ingratitude des hommes. Voyez plutôt. J'ai servi quarante ans mon prince et je suis sans asile. J'ai travaillé vingt ans les champs de mes maîtres et je suis sans pain !... Ah ! les riches ne savent pas tout ce qu'il faut de force et de courage pour résister aux convoitises de la misère et de la faim !

GERMAINE

Voilà pourquoi le triomphe est d'autant plus beau que la lutte a été plus longue et plus rude.

LE PÈRE JOB, ironiquement.

Oh ! oui, c'est très-beau, en effet, mais en attendant on vit et on meurt comme j'ai vécu et comme je mourrai probablement, c'est-à-dire dans la misère et le désespoir ! Car telle est la récompense ordinaire de la vertu, elle fait rarement fortune. Il n'y a que l'indélicatesse et la déloyauté qui réussissent ; à cette condition, chacun peut devenir riche. Je le serais tout le premier si j'avais voulu.

GERMAINE

Je le crois, père Job, je le crois ; et c'est pour cela qu'il ne faut pas terminer une belle vie par une fin honteuse.

LE PÈRE JOB

Ce serait déjà fait, mon enfant, si votre voix pure et triste n'avait retenti à mon oreille au moment où j'allais me plonger ce couteau dans le cœur.

GERMAINE

Ah! vous voyez bien, que c'est Dieu, Dieu miséricordieux et juste, qui m'a inspiré l'idée de chanter la ballade de ma mère pour vous empêcher d'exécuter cet horrible forfait?

LE PÈRE JOB, avec résolution.

Germaine, il faut que ma destinée s'accomplisse. Je suis las de la vie et je veux mourir!

GERMAINE

Jetez les yeux sur cette croix, père Job, et songez aux douleurs d'un Dieu fait homme pour nous sauver tous.

LE PÈRE JOB

Sa passion n'a duré que quelques heures! La mienne dure depuis soixante ans!

GERMAINE, avec exaltation.

Oh! père Job! quels que soient le trouble et l'égarement que le malheur ait fait naître dans votre âme, inclinez-vous devant la croix. C'est le signe d'une belle mort! et prenant exemple sur elle, supportez avec patience et résignation les tribulations de cette vie, elles vous seront payées au centuple dans l'autre.

LE PÈRE JOB

Je n'ai plus votre foi naïve, Germaine, et il est facile de se résigner lorsqu'on ne souffre pas.

GERMAINE

Me prendriez-vous pour un des heureux de la terre? Oh! regardez-moi donc alors! et sachez qu'orpheline et infirme depuis mon bas âge, je suis livrée à une marâtre injuste et cruelle qui me refuse souvent le pain nécessaire à mon existence et qu'aujourd'hui, par exemple, je n'ai encore mangé que quelques mures dérobées aux ronces du chemin! Oh! il y a vingt ans que, comme vous, je souffre et je pleure!

LE PÈRE JOB, attendri.

Vous, Germaine? vous si délicate et si bonne!

GERMAINE, avec énergie.

Oui, moi, et cependant je porte ma croix sans murmurer ni me plaindre, et je la porterai jusqu'au bout, quelque lourde qu'elle soit. Sera-t-il dit qu'une simple fille qui n'a jamais vu que sa chaumière et son troupeau, vous donnera des leçons de courage, à vous qui avez cent fois affronté la mort sur les champs de bataille? oh! non, non, vous vivrez, n'est-ce pas, vous vivrez jusqu'à ce que Dieu veuille bien vous appeler à lui. C'est une grâce que je vous demande et que j'implore à genoux au nom de votre fille (elle tombe à genoux) et de nos communes douleurs!

LE PÈRE JOB, la relevant.

(Avec douleur.)

Ma fille? elle est perdue pour toujours!...

GERMAINE

Non, non, vous pouvez la voir encore; car, si vous vous laissez toucher par mes prières, Dieu aura pitié de vous et vous rendra votre enfant.

LE PÈRE JOB

Ma fille! ma fille! je pourrais la voir?

GERMAINE, comme inspirée.

Oui, oui, vous la verrez, vous la presserez sur votre cœur! je le sens dans le mien!

LE PÈRE JOB

Serait-ce possible?

GERMAINE

Tout est possible à Dieu!... mais pour cela il faut vivre.

LE PÈRE JOB, avec hésitation.

Hé bien!... je vivrai...

GERMAINE

Vous me le promettez?

LE PÈRE JOB, avec résolution.

Je vous le promets.

GERMAINE, avec animation.

Oh! merci, père Job, merci de cette bonne résolution. Dieu qui nous voit et nous entend, vous en tiendra compte; il rendra votre fille à vos prières et vous pourrez encore passer quelques beaux jours avec elle.

LE PÈRE JOB

Oh! Germaine, Germaine, si vous saviez quel baume vos douces paroles versent dans mon cœur!

GERMAINE

La nuit approche, vous ne pouvez rester dans cette forêt, exposé à la dent des ours et des loups;

vous allez donc nous suivre à la maison où je tâcherai de vous faire donner asile. Demain matin vous partirez pour Pibrac et vous irez demander au roi de Navarre une réponse à la supplique que vous lui avez adressée.

LE PÈRE JOB

Mais comment ferai-je? J'ai déjà rôdé deux jours à l'entour du château sans pouvoir y pénétrer.

GERMAINE

Vous demanderez à voir le jardinier du château, c'était un ami de ma pauvre mère, et vous lui direz de ma part qu'il vous fasse parler au roi de Navarre.

LE PÈRE JOB

C'est bien. Je le ferai. Mais ma fille! ma fille!

GERMAINE

Votre fille? priez et espérez!...

TROISIÈME ACTE

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELON, seule.

La nuit approche et Sylvain ne rentre pas. — Cet enfant me donne des inquiétudes mortelles. Je ne le laisserai plus aller avec Germaine garder le troupeau ; car cette maudite fille est capable de le laisser se faire du mal ou tomber dans le ruisseau du Courbet. Ah ! je suis dans une impatience... et personne ! Si encore je n'étais pas seule dans la maison, ou si Laurent était rentré, je courrais au-devant de lui ; mais, seule, seule ! Que fait-il donc, lui aussi, dans les champs, à cette heure ? Il me semble qu'il pourrait être de retour... Mais ces hommes, ces hommes ! quand ils sont à bavarder... et puis ils parlent des femmes !... avec ça que ce pauvre Laurent est lambin, Dieu sait !...

SCÈNE II

MADELON, LAURENT.

LAURENT, dehors.

Bonsoir, les amis, bonsoir !...

MADELON

Enfin, le voilà !...

LAURENT, paraissant sur la porte la besace sur le dos, la faucille à la main.

Dites donc, Pierre? faites en sorte d'être plus matinal demain que vous ne l'avez été aujourd'hui, et surtout ne revenez plus vous griser au cabaret, sans cela, je ne vous donnerai plus de l'ouvrage; il faut laisser les débauches aux riches. (Il entre, suspend sa besace et sa faucille, et va à Madelon.) — Ah! bonjour, notre femme, bonjour!

MADELON

Je croyais que tu allais faire un sermon en trois points, comme M. le curé.

LAURENT

Cela te prouve que je profite de tes leçons!... Ah! que ta soupe aux choux sent bon, ma chère; le fumet seul me restaure l'estomac. C'est que j'en ai bien besoin, vois-tu; car nous avons fait une rude journée aujourd'hui. Imagine-toi que le père Jacquot, Pierre, sa femme, sa fille Mariette et moi, nous avons abattu plus de cent gerbes!.. et d'un blé! faut voir! des épis de cette longueur! (Il indique sur sa main. — Se frottant les mains.) Oh! nous aurons, cette année, une fameuse récolte... avec ça que la vigne se présente bien...

MADELON

Nous en avons bien besoin.

LAURENT, avec fatuité.

Je parie à plus de vingt-cinq setiers de blé, sans compter les autres grains!

MADELON, préoccupée.

Tant mieux!

LAURENT, avec joie.

C'est pour lors que tu vas être contente de voir entrer quelques écus d'argent dans ton armoire ! Voyons, qu'en feras-tu ? Mais qu'as-tu donc, tu ne m'écoute pas ?

MADELON

C'est vrai... J'avais ma tête ailleurs...

LAURENT

Comment, ailleurs ? elle est pourtant bien sur tes épaules !

MADELON

Je veux dire que je pensais à autre chose.

LAURENT

A quoi donc pensais-tu qui puisse t'intéresser davantage ?

MADELON

Je pensais à Sylvain qui n'arrive point.

LAURENT

Où donc est-il allé ?

MADELON

Il est allé garder le troupeau avec Germaine.

LAURENT

Eh bien ?

MADELON

Eh bien ? ne vois-tu pas qu'il est nuit, et qu'à cette heure-ci Germaine est toujours rentrée !

LAURENT

Tu sais bien qu'il suffit d'une bagatelle pour

retenir les enfants. D'ailleurs, que veux-tu qu'il risque?

MADELON, impatentée.

Et le sais-je ?

LAURENT

Il n'est pas si tard. C'est à peine si le soleil est couché.

MADELON, avec impatience.

Oh ! vous êtes bien heureux, vous autres, hommes ! Vous ne vous émouvez de rien, n'avez peur de rien, ne redoutez rien ! Pour moi, voilà près d'une heure que je suis dans une inquiétude, une agitation extrêmes ! Pauvre Sylvain ! mon fils, mon amour, mon trésor ! Oh ! s'il lui est arrivé quelque chose, vois-tu, Laurent, il faut que ta fille passe par mes mains !

LAURENT

Allons, voyons, pourquoi t'alarmer ? que diable veux-tu qu'il lui arrive ? Germaine est bonne, tranquille, prudente.

MADELON

Il n'est pas pire eau que celle qui dort... et si tu avais vu la scène qu'elle m'a fait ce matin avec son air sainte-n'y-touche...

LAURENT, étonné.

Vraiment ?

MADELON

Oh ! elle m'a fait mettre dans une colère telle que, sans Sylvain, je lui cassais la tête d'un coup de bâton.

LAURENT

Comment cela ?

MADELON

Imagine-toi que sur quelques observations que j'ai voulu lui faire, au sujet d'un morceau de pain qu'elle avait donné à une de ces aventurières qui font métier d'apitoyer les gens avec trois à quatre enfants qu'elles empruntent, elle m'a répondu fort sottement que je n'étais pas chez moi, que la maison lui appartenait et que je n'avais qu'à en sortir si je n'étais pas satisfaite.

LAURENT, surpris.

Germaine t'a dit cela ?

MADELON

Oui, Germaine, ta Germaine m'a tenu ce langage.

LAURENT

C'est impossible !

MADELON

Impossible ?... moi je te dis que cela est... D'ailleurs ces bigotes sont toutes les mêmes ; elles portent le bon Dieu sur la figure et le diable dans le cœur ! .. Mais le temps s'écoule, la nuit se fait noire et Sylvain ne rentre pas. (Allumant une chandelle de résine.) Pour Dieu ! il sera arrivé quelque chose à cet enfant ! (S'approchant de Laurent.) Ah ! Laurent ! tu serais bien aimable si tu voulais aller au-devant de lui.

LAURENT, s'asseyant près de la table.

Ma foi, ma chère, je suis fatigué, rompu par

le travail et la chaleur. Je n'ai guère envie d'aller courir après un enfant qui doit rire et s'amuser en chemin au lieu de marcher au gré de ton impatience.

MADELON, impatientée.

Dans ce cas, j'y vais, moi, parce que je ne partage point ta sécurité, et qu'il me tarde de sortir d'incertitude.

LAURENT

A ton aise... Seulement, fais en sorte de rentrer le plus tôt possible, car j'ai une faim de tous les diables. (Madelon sort.)

SCÈNE III

LAURENT, seul, découvrant la soupière.

Ah ! quelle odeur ! quel parfum ! je crois que je vais bien souper ce soir !... Oh ! c'est que Madelon s'entend en cuisine, et surtout en soupe au lard ! Quel dommage que mes moyens ne me permettent pas d'exercer plus souvent ses talents ! Mais notre bien donne si peu de chose que c'est à peine si nous en vivons. Avec ça que si Germaine venait à réclamer les droits de sa mère, comme semble le craindre ma femme, cela l'amoinvrirait joliment ! Peste ! ceci devient sérieux, et je n'aurais jamais cru que Germaine eût songé à ces sortes de choses ! elle est si bonne, si pieuse, si naïve ! il y a quelque chose là-dessous, et quelque'un pourrait bien la pousser... Il est vrai de dire, aussi, que Madelon, qui n'a des yeux et un cœur que pour Sylvain, la reçoit fort mal quel-

quefois, et que cela pourrait aigrir son caractère et la pousser à bout. Il faudra que je voie cela de près, ça en vaut la peine, diantre ! (Il entend du bruit et se retourne.) Précisément, voici Germaine...

SCÈNE IV

LAURENT, GERMAINE

GERMAINE, entrant par le fond.

Bonsoir, mon père !

LAURENT, se levant et allant à Germaine.

Adieu ! mon enfant ! (Il l'embrasse au front. Avec bonté.)
Eh bien ! comment te trouves-tu, aujourd'hui ?

GERMAINE

Je tousse toujours, mon père ; je me sens très faible et la poitrine me fait un mal horrible !

LAURENT

C'est la chaleur de la saison qui fait cela, mon enfant, il ne faut pas trop t'y exposer. Dis-moi, as-tu vu ta tante ?

GERMAINE

Oui. Je l'ai laissée à la bergerie avec Sylvain.

LAURENT

Pourquoi rentres-tu si tard ? Tu sais qu'en cette saison la rosée tombe de bonne heure et que cela te fait du mal ainsi qu'au troupeau.

GERMAINE

Il y a déjà longtemps que j'ai quitté le pâturage. C'est en chemin que je me suis attardée.

LAURENT

Pourquoi cela ?

GERMAINE

Parce que j'ai rencontré, dans la forêt, un pauvre mendiant accablé de fatigue et de faim, qui avait de la peine à marcher et que j'ai aidé autant que mes forces me l'ont permis.

LAURENT

Et où allait ce mendiant à cette heure ?

GERMAINE

Où vont les malheureux comme lui, mon père ! A la recherche d'un asile et d'un morceau de pain !

LAURENT

Ah !

GERMAINE

Oui. Son grand âge, ses blessures...

LAURENT

Des blessures ?

GERMAINE

Oui, mon père ; car c'est un vieux soldat. Voilà pourquoi j'ai pensé que vous lui accorderiez l'hospitalité pour ce soir, et je l'ai amené avec moi.

LAURENT

Avec toi ? Mais tu sais bien que ta tante ne veut pas que l'on recueille ici les vagabonds... D'ailleurs, je ne suis pas content de toi.

GERMAINE

Comment cela, mon père ?

LAURENT

Parce que tu as mal répondu à ta tante ce matin, que tu lui as dit des choses si blessantes, que je n'ai pu le croire de toi, ma fille, ordinairement si douce et si bonne.

GERMAINE

Pourtant cela est vrai, mon père, et je vous en demande pardon comme je l'ai demandé à ma tante et à Dieu !

LAURENT

Tu voudrais nous chasser de cette maison, Germaine ?

GERMAINE

Comment le pourrais-je, puisqu'elle est à vous ?

LAURENT

Cependant, tu as dit à ta tante qu'elle appartenait à ta mère.

GERMAINE

Sans doute. Mais tout ce qui appartenait à ma mère vous appartient, comme tout ce qui est à vous ou à moi, appartiendra un jour à Sylvain, mon frère.

LAURENT

Ah ! ma fille ! toujours douce et bonne ! (Il l'embrasse.) Aussi, j'espère qu'il ne t'arrivera plus de faire de la peine à ta tante, surtout de lui manquer de respect ; car enfin elle est ta mère.

GERMAINE, avec un soupir.

Ma mère ? Oh ! non, non !

LAURENT

Je conçois qu'elle ne puisse être pour toi ce que serait ma pauvre Marie ! Mais enfin elle la représente, puisqu'elle est ma femme, et tu dois lui obéir et l'écouter.

GERMAINE

Oui, mon père.

LAURENT

Elle est bien un peu colère, acariâtre et avare, mais, que veux-tu, mon enfant, nous avons tous nos petits défauts, et comme Dieu nous l'enseigne, il faut pardonner afin qu'il nous pardonne... Ainsi, ma fille, j'espère que désormais tu obéiras à ta tante, et que tu éviteras même les occasions de la contrarier.

GERMAINE

C'est pour cela que je n'ai pas voulu vous présenter le père Job, ce vieux mendiant dont je vous entretenais tout à l'heure, avant de vous en avoir parlé.

LAURENT

Tu as bien fait, ma fille, mais je ne puis...

GERMAINE

Oh ! mon père ! mon bon père ! c'est une grâce que je vous demande à genoux. (Elle tombe aux pieds de son père.) Il est si vieux, si souffrant, si à plaindre !

LAURENT, relevant sa fille.

Tu sais, ma fille, que je ne demanderais pas mieux ; que, comme ton cœur, le mien est compatissant aux souffrances d'autrui. Mais ta tante

déteste les malheureux autant que tu les aimes, et ce serait encore l'occasion de quelque scène terrible que je veux éviter. Ainsi, va dire à ce vieillard qu'il s'éloigne...

GERMAINE

Je n'en aurai pas le courage, mon père ! car où voulez-vous qu'il aille à cette heure ?

LAURENT, hésitant.

Que veux-tu que j'y fasse, ma fille !

GERMAINE

Refuser un peu de pain et un peu de paille, dans un coin de notre étable, à un pauvre vieux soldat qui a fait la guerre d'Italie avec mon parain.

LAURENT, étonné.

Avec mon père ?

GERMAINE

Oui, avec votre père...

LAURENT

Oh ! tu as raison, Germaine, tu as raison. Ce serait affreux ! qu'il vienne, et si ta tante se fâche... nous verrons...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PÈRE JOB

GERMAINE, courant à la porte de droite.

Entrez, père Job, entrez. (Le père Job entre.) Voici mon père. (Le père Job salue.)

2...

LAURENT

Père Job, ma fille Germaine m'a parlé de votre triste situation. Elle m'a dit que vous aviez fait, avec mon père, les guerres d'Italie, et quoique nous n'ayons pas l'habitude de recueillir, dans cette maison isolée, les malheureux qui se présentent la nuit, je fais une exception toute spéciale pour vous, tant à cause de Germaine qu'en souvenir de mon vieux père.

LE PÈRE JOB

Merci, maître Laurent, merci.

LAURENT

Dès que ma femme et mon fils seront rentrés, vous vous assoierez à cette table avec nous et vous prendrez part au repas de la famille. Puis, comme la maison n'est pas très-grande, vous voudrez bien vous contenter d'une place à l'étable.

LE PÈRE JOB

Je n'en demande pas davantage, car je n'en ai pas toujours autant.

LAURENT

C'est pour cela que je veux vous faire fête ; il ne sera pas dit qu'un vieux compagnon de mon père sera venu chez moi sans qu'il y ait été reçu comme par lui-même.

LE PÈRE JOB

Germaine s'est trompée, maître Laurent, je n'ai jamais connu votre père.

LAURENT

Mais vous avez fait les guerres d'Italie.

LE PÈRE JOB

Oui, avec le maréchal de Cossé-Brissac.

LAURENT

Etiez-vous à la bataille de Marignan ?

LE PÈRE JOB

Sans doute.

LAURENT

Mon père y reçut une balle à la cuisse.

LE PÈRE JOB, se découvrant.

Et moi un coup de sabre là. (Il désigne la blessure.)

GERMAINE, troublée.

Voici ma tante.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADELON, SYLVAIN

MADELON, entrant, avec défiance.

Quel est cet homme ?

LAURENT

Un compagnon d'armes de mon père qui est venu me demander l'hospitalité pour ce soir, et auquel je l'ai accordée.

MADELON

On t'a trompé, Laurent ; car cet homme est tout simplement un de ces vagabonds que ta fille a recueilli selon son habitude.

GERMAINE

Mais, ma tante...

MADELON

Tais-toi, ne cherche pas encore à mentir, car Sylvain m'a tout raconté.

GERMAINE

Dans ce cas, vous devez savoir que cet homme est très malheureux.

MADELON

Suis-je tenue de remédier aux maux d'autrui ? J'ai bien assez des miens et de ceux que tu m'occasionnes ! Où sont tes fuseaux ?

GERMAINE, les ôtant de sa poche.

Les voilà. (Madelon les examine et les pose sur la table.)

LAURENT

Ecoute, Madelon, j'ai donné ma parole à ce brave homme, il va coucher ici, et souper avec nous.

MADELON

Coucher ici et souper avec nous ! un inconnu qui sous les dehors les plus humbles peut cacher les plus sinistres desseins ?

LE PÈRE JOB, avec dignité.

Je suis un honnête homme, madame.

MADELON

Vous le dites, mais si cela était, vous ne seriez pas dans la position où vous vous trouvez.

LE PÈRE JOB

Respectez au moins mon malheur !

LAURENT

Allons, allons, à table...

MADELON

A table ! à table ! que je me mette à table avec cet homme, moi ?

LAURENT

Et pourquoi pas ? tu ne descends d'aucun comte ni baron que je sache ?

MADELON

Non, mais je ne le veux pas...

LAURENT, d'un ton résolu.

Et moi je veux.

MADELON, sur le même ton.

Et moi je ne veux pas.

LAURENT

Et moi je veux.

MADELON

Alors vous souperez sans moi. (Elle va pour sortir.)

LE PÈRE JOB, la retenant.

Non, madame. Le vagabond ne veut pas être un sujet de discorde. car malheur à celui qui trouble la paix des familles ! il ne se mettra pas à table avec vous, il n'assistera pas même à votre souper. Il ne vous demande rien qu'un morceau de pain et une place à l'étable au milieu de vos bêtes qui, plus humaines que vous, se serreront pour lui faire part de leur couche.

MADELON, sèchement.

Vous êtes un insolent !

LE PÈRE JOB

Et vous une femme sans cœur et sans entrailles. Ah ! on voit bien que vous êtes une parvenue ! Mais prenez garde, il y en a qui sont tombés de beaucoup plus haut.

MADELON

C'est justement pour cela que je ne veux pas voir notre maison incendiée ou nos vaches volées par les vagabonds, comme cela est arrivé à d'autres.

LE PÈRE JOB, hors de lui.

Ah ! c'en est trop ! chassez-moi si vous voulez, mais n'insultez pas à mon infortune ; car sachez que sous ces haillons bat un cœur de soldat, vieux cœur noble et fier, qui n'a jamais permis qu'on l'outrage

LAURENT, s'emportant.

Je ne serai donc pas maître chez moi ?

MADELON, furieuse.

Non, tant que ce maudit homme sera ici, car rien au monde ne me forcera à subir sa présence. Il faut qu'il sorte, qu'il quitte cette maison tout de suite, ou c'est moi qui la quitterai. (Prenant Sylvain par la main.) Viens, mon fils.

LAURENT

Mais enfin ?

MADELON

C'est mon dernier mot. (Elle sort par une porte latérale.)

LE PÈRE JOB, avec force.

C'est moi, madame, qui sors. Je quitte cette maison où je regrette d'avoir mis les pieds. Je vais chercher un refuge dans le premier fossé que je rencontrerai sur ma route, puisse-t-il être ma tombe, et Dieu ne jamais vous punir de votre conduite infâme! .. (Il sort précipitamment.)

GERMAINE

Oh! courez après lui mon père! mon bon père! courez, si vous voulez éviter un grand malheur. (Laurent sort.)

SCÈNE VII

GERMAINE, PUIS MADELON, SYLVAIN, LAURENT.

ET LE PÈRE JOB

GERMAINE, seule.

Il sort blessé, humilié, désespéré! que faire? que devenir? oh! mon Dieu! mon Dieu! mon refuge et mon soutien, venez à mon secours, inspirez-moi, mon Dieu! (Comme frappée d'une idée subite.) Ah! la cabane qui est au fond de la vigne et un morceau de pain lui suffiront pour cette nuit, demain, nous verrons. (Elle prend une clef qui est suspendue à un clou au-dessus de la table, coupe un morceau de pain, le met dans son tablier et va pour sortir.)

MADELON, paraissant sur la porte latérale.

(Avec courroux.)

Germaine, où vas-tu?

GERMAINE, troublée.

Je vais rejoindre mon père.

MADELON

Que portes-tu dans ton tablier?

GERMAINE, embarrassée.

Rien... ma tante...

MADELON

Rien ? c'est ce que nous allons voir !... (Elle va à Germaine un bâton à la main, saisit brusquement le tablier qui s'ouvre et laisse tomber une grande quantité de fleurs, au grand étonnement de Madelon, de Sylvain, de Laurent et du père Job, qui paraissent sur la porte du fond.)

QUATRIÈME ACTE

Une étable à bœufs séparée en deux parties par un mur. Une porte de chaque côté au premier plan. Au fond, à droite, une paire de vaches. À gauche, un mauvais grabat.

Au lever du rideau, Germaine est couchée sur son grabat de sarments. Laurent et Madelon sont agenouillés sur la scène. Au pied du lit, sur une petite table, brûlent deux petits cierges.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, MADELON, PUIS SYLVAIN

GERMAINE, dans son lit.

Seigneur Jésus ! quelles délices inondent l'âme fidèle admise à votre table sainte , où on ne lui présente d'autre aliment que vous-même , son unique bien-aimé , le plus cher objet de ses désirs !

SYLVAIN, entrant par la droite.

Le maître chirurgien que vous avez envoyé chercher arrive, mon père.

LAURENT

Bien, mon ami... Dis au père Jacquot de mettre le cheval sous le hangar et de lui donner à manger.

MADELON

Comment, Laurent, tu as fait appeler un chirurgien ?

LAURENT

Tu as bien fait venir un prêtre ?

MADELON

Sans doute ? Mais un prêtre ne coûte rien, tandis que le chirurgien coûte, et il me semble que tu aurais bien pu éviter cette dépense inutile ?

LAURENT, avec repentir.

Inutile ! alors qu'il s'agit de Germaine, de ma fille ! Ah ! Madelon ! Madelon ! tu es bien injuste et bien cruelle à son égard ! Je le reconnais aujourd'hui, et je me reproche amèrement de l'avoir abandonnée à tes soins et à ton inimitié...

MADELON

Mon inimitié ?

LAURENT

Oui, ton inimitié ; car si Sylvain était malade, tous les chirurgiens de la contrée, ceux de Toulouse même ne suffiraient pas à tes alarmes !... Mais le voici, vas préparer quelque chose pour le faire rafraîchir.

MADELON, au public.

Comment ? il faudra le payer et puis le nourrir par-dessus le marché, lui et sa bête ! (Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE II

GERMAINE, LAURENT, LE CHIRURGIEN

LAURENT, au chirurgien qui entre par la porte de droite.

Je vous ai fait appeler, Monsieur, afin que vous ayez la bonté de donner vos soins à ma fille qui est là malade depuis trois jours.

LE CHIRURGIEN

Permettez-moi de l'examiner, d'abord, et puis je vous dirai ce qu'il convient de faire... (Il examine la malade, puis emmenant Laurent sur le devant de la scène, à demi-voix :) Avez-vous du courage, mon ami ?

LAURENT

Pourquoi cela ?

LE CHIRURGIEN

Parce que votre fille est bien malade.

LAURENT, surpris.

Ma fille ?

LE CHIRURGIEN

Elle est perdue !... C'est à peine s'il lui reste quelques instants à vivre...

LAURENT

Mon enfant !

LE CHIRURGIEN

Elle est atteinte de consommation pulmonaire. Sa maladie date de loin ; mais il aurait fallu des yeux plus exercés que les vôtres pour en apercevoir la marche et en comprendre les progrès.

LAURENT, désespéré.

Ah ! ma fille ! ma fille !... (Il sanglote et cache sa figure dans ses mains.)

LE CHIRURGIEN

Quelque naturelle et légitime que soit votre douleur, n'en attristez pas ses derniers moments. Laissez-la s'éteindre en paix. Retirons-nous. (Il l'entraîne et ils sortent par la gauche.)

SCÈNE III

GERMAINE, SYLVAIN, LE PÈRE JOB

SYLVAIN, entrant par la droite, suivi du père Job.

Par ici, père Job ; par ici !...

LE PÈRE JOB, courant au grabat de Germaine.

(Appelant.)

Germaine ! Germaine !

GERMAINE, comme sortant d'un rêve.

Ah ! c'est vous, père Job.

LE PÈRE JOB, avec tristesse.

Oui, c'est moi, qui reviens le cœur plein de joie et qui vous trouve dans la douleur et les angoisses !...

GERMAINE

Pauvre père Job ! J'ai bien souvent pensé à vous, depuis trois jours que vous êtes parti, et surtout bien prié le bon Dieu pour vous !

LE PÈRE JOB

Et vos prières, comme celles des anges, ont été exaucées, Germaine.

GERMAINE

(Avec joie.)

Il se pourrait?

LE PÈRE JOB

Oui, ma fille ; car non-seulement j'ai vu le roi de Navarre, mais il m'a accordé, sur ses fonds personnels, une pension viagère de 150 livres dont voilà le titre et le premier à-compte. (Il lui montre l'argent et le parchemin.)

GERMAINE, étonnée.

Vraiment?

LE PÈRE JOB

Oui.

GERMAINE

Vous voyez donc bien qu'il ne faut jamais désespérer de Dieu !

LE PÈRE JOB

Oh ! oui, oui, Germaine ! Aussi, jugez de ma joie, de ma félicité !... et lorsque j'accours éperdu, l'âme pleine d'allégresse et d'espoir, vous faire part de cette bonne nouvelle et me jeter dans vos bras comme dans ceux de mon ange gardien, je vous trouve au lit souffrante, malade.

GERMAINE, avec tristesse.

Vous savez bien, père Job, que le bonheur n'est pas de ce monde !

LE PÈRE JOB, avec amertume.

Oui, je sais, ou plutôt je sens que cette terre est un lieu d'épreuve, une vallée de larmes, comme vous dites souvent. Je sais que l'homme y cherche dans les ténèbres et au milieu de maux sans nombre, la vérité, la justice et l'amour qui sont la vie de son intelligence et de son cœur, et que tout ce qu'il cherche lui échappe sans cesse ou se change en amertume. Je sais qu'il trouve au fond de tout ce qu'il convoite avec le plus d'ardeur, le vide et l'ennui, et que lorsque épuisée de fatigue, son âme retombe sur elle-même, qu'il a besoin d'appui, malheur à lui s'il met sa confiance dans les autres hommes ! Ils se masquent pour le surprendre ; ils profanent, pour le tromper, le doux nom d'ami. Tandis que leur bouché lui sourit, ils lui tendent des pièges dans l'ombre, et quand, à force de ruses, de mensonges et de basses noirceurs, ils l'ont enveloppé dans leurs rêts, tout à coup se dévoilant, ils se ruent sur lui et le dévorent ! Voilà ce que je sais, et je le sais parce que je l'ai éprouvé ; c'est là toute mon histoire ! Oui, Germaine, oui, j'ai aimé la vérité, j'ai aimé la justice, j'ai aimé mes semblables, je les ai aimés d'un amour pur et désintéressé, j'ai tout sacrifié à cette grande cause de la liberté et de l'humanité ! et tous mes sacrifices, tout mon dévouement, tout mon amour ont été retournés contre moi en projets odieux, en suppositions infâmes ! J'ai été honni, méprisé, calomnié, persécuté sans pitié ni merci par ceux-là même qui devaient le plus m'encourager ou tout au moins me plaindre, car c'est pour eux que je me dévouais ! Voilà ce que je sais !...

GERMAINE

Oui, oui, père Job ! mais Dieu n'a pas abandonné sa pauvre créature dans ces extrémités de la misère, il a donné à l'homme qu'il éclaire de sa lumière, qu'il soutient de sa foi, l'espérance d'une vie meilleure où il possèdera, après ces jours d'épreuve, le bien qu'il a vainement cherché toute sa vie, la vérité, la justice et l'amour, qui sont Dieu lui-même.

LE PÈRE JOB

Il y a trois jours, à peine, je n'aurais pas compris ce langage. Mon cœur aigri par le malheur, irrité par l'injustice et la dureté des hommes, ne pouvait croire à ce Dieu jaloux, haineux et violent que les méchants ont fait à leur image. Mais depuis que je vous ai vue, Germaine, depuis que j'ai connu votre cœur si simple et si bon ; votre charité si ardente et si vive, mais si tendre, si douce et si contraire à celle des mauvais chrétiens et des hypocrites, ce que les hommes les plus subtils n'avaient pu faire pendant de longues années, avec toutes leurs démonstrations et leur vaine science, vous l'avez opéré en quelques instants par la seule force de vos actes, et j'ai cru en celui qui vous les inspirait. J'ai cru et je crois à ce Dieu si doux, si compatissant, si miséricordieux qui, dans sa vie terrestre, a proclamé, avant tout, la loi de la vérité, de la justice et de l'amour, et qui est mort sur la croix pour leur sainte cause !...

GERMAINE, avec enthousiasme.

Ah ! Dieu soit loué, père Job ! quel calme vos paroles versent dans mon âme ! Ce jour est le

plus beau de ma vie ! mais je sens qu'il sera le dernier !

LE PÈRE JOB

Oh ! non, Germaine, non ! le Dieu que j'adore aujourd'hui et en qui j'espère ne voudra pas vous ravir si tôt à ma reconnaissance et à mon dévouement !

GERMAINE

Ne vous bercez pas de folles espérances ! la mort est là ! (Elle frappe sa poitrine.) Je la sens !... je vais enfin quitter cette terre où j'ai tant souffert et fait si peu de bien ! Mais j'espère que Dieu voudra bien pardonner à son humble servante... Ah ! père Job, je me sens défaillir ! Appelez, je vous prie, mon père, ma tante... Et toi Sylvain, vas me chercher Blanchette, que je vous voie tous, que je vous embrasse tous avant de mourir. (Sylvain sort.)

LE PÈRE JOB

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! prenez ma vie et épargnez la sienne ! (Appelant.) Germaine ? Germaine ? mon enfant ! (Il la secoue.) Vous ne répondez pas ! Ah ! (Courant la scène et appelant.) Laurent ! Laurent ! Madelon ! Accourez tous, venez vite, venez !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LAURENT, MADELON, PUIS SYLVAIN
ET BLANCHETTE

LE PÈRE JOB, à Laurent qui entre.

Laurent ! Laurent ! votre fille se meurt ! (Il sort en sanglotant.)

LAURENT, courant à Germaine.

Ma fille ! ma fille !

GERMAINE, d'une voix faible.

Mon père, ma tante, mon heure est venue. Je vais me séparer de vous, mais avant de vous dire un adieu éternel, je vous demande pardon de toutes les peines que je vous ai données, de tous les chagrins que je vous ai causés.

LAURENT, avec désespoir.

C'est à nous, Germaine, c'est à moi, mon enfant, à te demander pardon de mon indifférence coupable et de mon abandon. (Il pleure.)

GERMAINE

Ne vous affligez pas, pauvre père, ne vous affligez pas. C'est Dieu qui a voulu tout cela. Faites approcher Sylvain et Blanchette. (Sylvain et Blanchette s'approchent du lit. Germaine caresse l'agnelle et lui dit avec tristesse :) Adieu, Blanchette, mon agnelle chérie, triste compagne de mon infortune, puisse ce dernier baiser que je te donne te préserver à jamais de la dent cruelle des loups et de l'atteinte des maladies.

Et toi, Sylvain, mon frère, mon bon ami, embrasse-moi, pauvre enfant, ce sera la dernière fois. (Elle l'embrasse.) Tu seras sage, n'est-ce pas ?

SYLVAIN

Oui, Germaine.

GERMAINE

Aime bien ton père et ta mère, sois respectueux et obéissant avec eux. Surtout aime bien le

bon Dieu et prie-le d'avoir pitié de moi. (Le père Job entre.) Ah ! père Job...

LE PÈRE JOB, s'approchant, profondément abattu.
Germaine !

GERMAINE, d'une voix éteinte.

Pauvre père Job, adieu, votre main... N'oubliez jamais... que Dieu... vous a sauvé... de vous-même... et... il... vous... rendra... votre... fille. (Avec plus de force.) Seigneur ! Seigneur Jésus ! mon bien-aimé... ouvrez-moi... votre... cœur !...
(Elle meurt.)

LE PÈRE JOB, examinant Germaine, avec douleur.

Morte ! morte ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! daignez recevoir son âme.

(Laurent, Madelon et Sylvain tombent à genoux.)

LE PÈRE JOB, debout auprès du lit, élevant une couronne de seigle et de bluets au-dessus de la tête de Germaine.

Pauvre et humble fille des champs, triste victime de l'injustice et de l'infortune, reçois du malheureux que ton cœur a sauvé du désespoir cette couronne de seigle et de bluets, touchant emblème de ton innocence et de ta simplicité. Je la dépose sur ton front calme et pur comme témoignage de ma reconnaissance, en attendant que le Dieu que j'adore et que tu m'as fait connaître lui substitue la palme des vierges saintes ! (Il dépose la couronne sur la tête de Germaine. — On entend la foudre gronder au loin.)

MADELON, se levant et avançant en scène, avec satisfaction.

Enfin ! mon fils sera donc le seul et unique héritier de cette maison et de ces terres. (On entend un second coup de tonnerre éloigné.)

LE PÈRE JOB, se penchant pour embrasser Germaine.

(Avec éclat.)

Ciel ! que vois-je ? (Il court à Laurent et le saisit par le bras.) Laurent, Laurent ! quelle est cette croix d'or que Germaine tient dans ses mains !

LAURENT

Cette croix ?

LE PÈRE JOB

Oui, cette croix, la connais-tu ?

LAURENT

Sans doute, c'est la croix de ma femme, de ma pauvre Marie !

LE PÈRE JOB, de plus en plus agité.

De ta femme ! et d'où lui venait-elle ?

LAURENT

C'était le seul souvenir de sa mère, qu'elle n'avait jamais connue.

LE PÈRE JOB, tremblant, avec la plus grande émotion.

Oh ! mon Dieu ! et cette croix, cette croix, ne porte-t-elle aucun écrit, aucun signe ?

LAURENT

Pardonnez-moi, en pressant le bouton qui la couronne, elle s'ouvre et l'on voit gravés les noms de... (Il cherche.)

LE PÈRE JOB, dans la plus grande anxiété.

De...

LAURENT

De... Gérald et Iselle.

LE PÈRE JOB, jetant un grand cri.

Ah ! (Il s'affaisse sur lui-même.)

LAURENT

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous ? qu'y a-t-il ?

LE PÈRE JOB, d'une voix éteinte.

Il y a que je suis Gérard, que ta femme était ma fille et Germaine mon.... (Il meurt.)

(On entend un violent coup de tonnerre.)

MADOLON, s'approchant de Laurent.

Ciel ! quel est ce bruit ?

UN ANGE, paraissant sur la porte, une épée de feu à la main.

C'est la justice de Dieu qui passe ! — Laurent ! tes blés sont incendiés et détruits par le feu du ciel ! tes vignes ravagées par la grêle, et ton troupeau sera dévoré par les loups et les maladies contagieuses, à l'exception de Blanchette, l'agnelle chérie de Germaine. (On entend le bruit de l'orage.)

MADOLON ET LAURENT, allant pour sortir.

Ah ! Seigneur ! Seigneur !...

L'ANGE

Où courez-vous, malheureux ?

MADOLON

Au secours de nos biens.

L'ANGE, les arrêtant avec son épée.

Tout est inutile, ô cœurs endurcis par les trésors de ce monde ! Le Seigneur s'est lassé dans sa patience ; il a résolu de vous punir, vous Laurent, de votre faiblesse coupable pour votre femme, et vous Madolon, de votre cruauté envers Germaine,

sa fille bien-aimée! et pour vous donner une preuve éclatante de l'accueil qu'elle reçoit dans le ciel, il va s'opérer ici, sur vous tous, un miracle. Vos yeux vont voir et vos oreilles vont entendre ce qui se passera à Pibrac dans 254 ans de ce jour. Ecoutez et voyez!...

(Le fond s'ouvre, et l'on voit Germaine et le père Job emportés au ciel par des anges, pendant qu'on entend dans le lointain chanter :

Pauvre bergère!
Germaine, en toi
La France espère,
Porte à Dieu notre foi!)

LAURENT, étonné.

Quel est ce chant?

L'ANGE

C'est le cantique du peuple se rendant en foule à Pibrac, au tombeau de ta fille, pour implorer son appui.

LAURENT ET MADELON, la face contre terre.

Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous!...



